

# LE CHASSEUR D'AIGLES

On m'avait signalé un nid d'aigles, dans l'anfractuosité d'une roche taillée à pic, sur les flancs abrupts du Saint-Bernard. Je partis donc un jour, de grand matin, armé d'un long couteau de chasse, en compagnie de deux montagnards vigoureux, chargés de cordes solides.

Arrivé sur un petit plateau dominant la roche que l'on m'avait indiquée, je fis attacher les cordes à un tronc d'arbre à demi brisé, qui se trouvait à quelques pas de là ; je passai mon bâton ferré dans un nœud coulant que je fis à l'extrémité de la corde ; j'y disposai mes jambes comme sur un trapèze ; puis, mettant le pied sur le bord de la corniche, tandis que mes compagnons, de leurs bras robustes, retenaient la corde pour la dérouler peu à peu, je me lançai dans l'espace.

J'avais au-dessous de moi un abîme de près de 500 pieds de profondeur, et je glissais le long d'un rocher perpendiculaire sur lequel s'appuyait par intervalles le bout de mes pieds, tandis que mes doigts embrassaient la corde. J'apercevais çà et là quelques touffes d'herbe grêle et brûlée par le soleil : pas le moindre arbuste ; quelques crevasses dans le roc, et, au fond, des roches entassées pêle-mêle et noyées dans l'écume d'un torrent que j'entendais mugir.

Tout à coup, un cri rauque et perçant retentit au-dessous de l'endroit où je me trouvais, et je vis un aigle qui s'élançait d'une espèce d'excavation, en face de laquelle j'arrivai bientôt. C'était la mère, sans doute, que le bruit de mes pieds heurtant le roc avait effarouchée. Je fis signe à mes hommes de retenir la corde, et j'aperçus, blottis au fond d'une aire hérissée de branches et de feuilles sèches, deux magnifiques aiglons, qui se mirent aussitôt à s'agiter et à pousser des cris de détresse. Je me hâtai de les saisir, et, les enfermant dans un filet que j'avais suspendu à ma ceinture, je hélai mes compagnons, et leur criai, de toute la force de ma voix, de me hisser sans retard, car j'avais à craindre que les cris des aiglons n'attirassent le père et la mère, à qui j'aurais à livrer un combat toujours redoutable en pareilles circonstances.

Mes hommes reprirent la corde, et je remontai lentement. Je me trouvais à 150 pieds environs du sommet de la roche, et je distinguais au-dessous de moi les flots écumants, qui se brisaient avec fracas. Cependant les aiglons redoublaient leurs cris, et je portais mes regards de tous les côtés, prêtant l'oreille, interrogeant avec anxiété toutes les cimes environnantes : j'appréhendais à chaque instant de voir les aigles fondre sur moi.

L'ascension s'opérait sans obstacle et sans interruption, mais trop lentement encore au gré de mes désirs : j'aurais voulu d'un